

Le roman *Fatum* de Sylvie CALLET publié aux éditions du Caïman attire à plus d'un titre.

Dès le début, la citation de Victor Hugo mise en exergue (p. 8) retient toute notre attention par les deux thématiques liées du chemin et de la peur. Tout semble être donné, sous la forme d'un système musical - clef de sol et clef de fa - pour comprendre ce roman. Mais tout est-il vraiment donné ?

Le lecteur est plongé dans deux types de récits : le premier écrit en italique dans lequel une narratrice à la première personne "je" raconte son histoire sordide où tout n'est que caverne, honte, morale chrétienne (p. 9), où il est question d'un enfant de la honte, d'un père inconnu (p. 17).

Nous sommes dans des récits dont Zola aurait pu aisément revendiquer la paternité. Si ces récits, numérotés de 1 à 13, sont brefs au début, ils s'allongent par la suite. Mais la narratrice ne s'identifie jamais et n'est jamais identifiable, ce qui met un peu en place un premier suspense. Les personnages secondaires, comme Béatrice (p. 98), sont riches en couleurs... sombres, puisque la narratrice confirme qu'elle fut cachée, enfermée, maltraitée par sa grand-mère.

En parallèle de ce récit en italique, nous avons un deuxième récit en écriture droite qui débute par un crime ou plutôt une tentative d'assassinat. Une femme blessée est noyée dans son sang mais n'est pas morte. Samia, sa jeune voisine la découvre ainsi gisant sur le sol. IL est bien plus difficile de savoir qui raconte cette histoire : narrateur ? narratrice ?

La structure du roman est très travaillée puisqu'aux treize récits numérotés en italique s'entrelacent quatre récits dédiés à Samia, quatre à son grand frère Sohan et quatre à Abby, l'amie de Samia, pour terminer sur un treizième récit (porte-bonheur ou malheur ?), l'épilogue.

On apprend que la femme ensanglantée est "la femme aux livres" et qu'elle s'appelle madame Henry. Tous les personnages semblent être marqués par des vies cachés (p. 41) ou parallèles, voire doubles car les personnages se dédoublent (p. 12).

L'influence zolienne est très nette (p. 182).

Tout est fait pour que le suspense puisse s'installer peu à peu en filigrane et ce ne sera que vers la fin du roman, à la page 176 – sur les 125 pages que comporte le roman – que l'on commence à entrepercevoir les clefs d'un roman noir, psychologique, social... le sous-genre reste encore à définir. Mais est-il vraiment nécessaire ?

Comme tous les excellents récits, et comme l'a bien analysé Vladimir Propp avec la mise en place du schéma actantiel mythique, *Fatum* fait appel aux adjuvants qui viennent aider le personnage principal – Samia – dans sa quête : on pense alors à l'école, aux livres. Mais il y a aussi ses opposants qui, comme l'indique leur nom, viennent s'opposer à cette quête : Sohan, le grand frère, Myriam, ma petite sœur, sans parler de Kévin-Younès.

Les grandes thématiques font ressortir, de manière littérale, symbolique ou "mythodologique" (j'emploie ce terme utilisé pour la première fois par Gilbert Durand pour parler de la résurgence de mythes classiques dans la littérature et les arts contemporains) **les**

grands mythes fondateurs de toute bonne littérature : ce à quoi nous pouvons assister aisément dans ce roman.

Si, dès le début, l'ascenseur est en panne dans cette cité où est en train d'aménager la femme aux livres, c'est bien plus qu'une réalité matérielle. Le café bar Le Malibu a bien des relents de Bataclan.

Si les prolepses sont nombreuses et mettent en place le suspense, tout est lié à un destin (ce *Fatum*) qui pèse sur les personnages, duquel il semble qu'ils ne peuvent se détacher.

Si, comme dans la plupart des grandes œuvres, les cinq sens sont présents et développés, on apprécie tout particulièrement l'importance de l'olfactif qui mêle savamment fragrances agréables et vinaigre blanc pour parvenir à cerner un personnage ; ou l'auditif, présent à travers des musicalités fortes et déclencheur de vérité (p. 154-155).

La grande richesse de cette œuvre est l'amour des mots que non seulement les narrateurs ou narratrices, mais aussi, au-delà de ces personnages, l'autrice elle-même, parvient à nous communiquer.

Dès le début du roman (p. 12-13), on trouve tous les styles : du style recherché (p. 70, 210 et bien d'autres) au style argotique ou familier des banlieues (p. 18, 21, 29, 45, 67, 74, 94, 123, 160... avec les plus de 50 notes de bas de page qui émaillent le récit afin de donner au lecteur la traduction de certains mots (incompréhensibles pour le quidam qui ne fréquente pas les banlieues) en passant par un style très métaphorique (p. 169).

La structure en épanadiplose où la fin renvoie au début (la page 225 renvoie à la page 9) est très proustienne et évoque à cette recherche d'un temps perdu.

Mais bien plus qu'un cercle fermé sans espoir, nous sommes face à une spirale qui fait évoluer le récit, les personnages, et peut-être même la société.

Et ce n'est qu'à la 224e page sur 225 que l'on comprend que ce *Fatum* est bien "la fatalité" où tout n'est pas zones d'ombres... bien au contraire.

Philippe MERLO MORAT
Agrégé, professeur des Universités, littérature contemporaine
Université Lumière Lyon 2